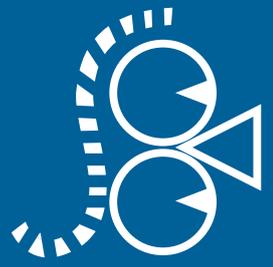


Vu de Pro-Fil



Dossier : Où est ton frère ?

N°34

Hiver 2017

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

COMITE DE REDACTION :

Arielle Domon	Waltraud Verlaquet
Marie-Jeanne Campana	Françoise Wilkowski-Dehove
Alain Le Goanvic	Jean Wilkowski
Nicole Vercueil	Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Joël Baumann	Marie-Christine Griffon
Claude Bonnet	Roland Kauffmann
Jacques Champeaux	Christophe Singer
Maguy Chailley	Jacques Vercueil
Patrick Duprez	Christophe Zimmerlin

Prix au numéro : 4 €

Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 10 décembre 2017

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit

Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

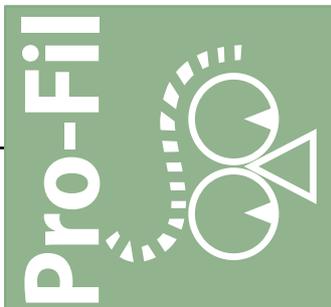
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance

Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

De la fraternité à la fraternité, des frères ennemis aux ennemis qui fraternisent, le cinéma a abondamment traité ce sujet auquel notre dossier est consacré. Et la récente Palme d'or à Cannes, le controversé *The Square* de Ruben Östlund, nous parle aussi de fraternité et de la difficulté de mettre nos actes en conformité avec nos bons sentiments. Est-ce

une tendance de films d'auteurs bien-pensants pour intellectuels de gauche et chrétiens cinéphiles ? Pas vraiment ou pas seulement. Si l'on regarde les comédies françaises qui ont eu le plus de succès en salle depuis 1945 (10 millions d'entrées ou plus) on s'aperçoit qu'elles sont presque toutes fondées sur la fraternité improbable de héros que tout oppose. Dans les Fernandel des années 50, c'est le curé et le maire communiste qui font une 'paix des braves'. Dans les années 60, de Funès et Bourvil campent l'un le patron insupportable, l'autre l'ouvrier naïf, qui finissent toujours par s'entraider. Et dans les grands succès récents de *Bienvenue chez les Ch'tis* à *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu* en passant par *Intouchables*, la fraternité et l'amitié triomphent d'une situation initiale conflictuelle. Ressort comique efficace ? Oui sans doute, mais qui rencontre aussi une demande des spectateurs d'un monde plus fraternel.

Jacques Champeaux

2 Edito

PLANETE CINEMA

3 La vie d'après la guerre civile

A voir en ce moment

4 Contre mauvaise fortune, bon cœur L'amour est dans les vastes plaines L'éternel féminin

5 Une lumière de l'indicible Un homme dans sa vérité Quand le passé remonte

Parmi les festivals

6 Les dernières tendances vénitiennes 7 Place à l'histoire

Un film français primé à Mannheim L'Algérie à l'honneur

8 Ciné-Festival en Pays de Fayence Un dresseur de chevaux du Dakota Autres prix

Champ-contrechamp : *The Square*

9 Un revigorant 'second degré' suédois Ennuyeuse misanthropie

DOSSIER : Où est ton frère ?

10 Suis-je gardant mon frère ?

11 Famille je t'aime... moi non plus Le salut fraternel !

12 La fraternité dans tous ses états

13 *States of Grace (Short Terme 12)* *Joyeux Noël*

14 La fraternité en action

15 **Le coin théo :**

Manchester by the Sea ou l'anti-Caïn

Sommaire

DECOURVIR

16 Un livre de
Thierry Frémaux

PRO-FIL INFOS

17 Théologie et
cinéma

18 Présence
protestante, à
pile ou face

19 Infos diverses

A LA FICHE

20 *Manchester by
the Sea*



Couverture : Josh
O'Connor dans *Seule
la terre*

La vie d'après la guerre civile

**En attendant les hirondelles de Karim Moussaoui
(France, Algérie, Allemagne 2017, 1h53)**

Au-delà des réconciliations nationales collectives, indispensables pour continuer à vivre dans un pays qui a connu la guerre civile, tel le Rwanda d'aujourd'hui, des traces du traumatisme subsistent chez les individus tiraillés entre le poids du passé et l'espérance de l'avenir.

A travers le récit de trois histoires, Karim Moussaoui, dans un premier long métrage maîtrisé et particulièrement intelligent, nous décrit une Algérie qui attend toujours les hirondelles qui feront son printemps. Trois récits au travers desquels la tradition, la culture, le traumatisme de la décennie sanglante affleurent, tandis que sont posés les germes du renouveau dans une société gagnée par la modernité, qui aspire à plus de liberté et épouse de nouvelles façons de vivre, de penser, d'exister.

Mourad, promoteur immobilier, personnage qui paraît un peu désabusé, sent qu'il ne maîtrise plus grand chose, ni dans la vie de son fils, ni dans sa propre vie, incapable qu'il est de donner à sa deuxième femme une vie heureuse et épanouie. Lorsqu'il assiste à un tabassage en règle il préfère partir sans porter secours à la victime ni même appeler de l'aide. On ne peut s'empêcher de penser que pendant la décennie sanglante qui a précédé il a, ou aurait, fait de même. La peur est encore présente.

Aïcha est une charmante jeune fille que son père fait conduire vers la demeure de son futur époux. Elle retrouve dans le chauffeur qui les conduit, Djalil, son

véritable amour ; après un geste de grande liberté, elle enfouit ses désirs et ses secrets et rentre dans le rang, même en larmes, en acceptant le mari que sa famille lui a choisi. Ici c'est davantage le poids des traditions et de la culture qui ajoute sa chape sur une société jeune et pleine d'espérance en l'avenir.

Dahman, neurologue qui attend sa promotion, est rattrapé par son passé lorsque, enlevé par les islamistes, il a assisté à un viol collectif, impuissant. Le réalisateur nous montre ainsi comment passé et présent se télescopent et comment son pays est incapable de surmonter les traumatismes de son histoire récente. Mais le propos n'est pas asséné. C'est avec une infinie subtilité, au fil de leur vie, des dialogues du quotidien, de leurs longs silences, que cette tension transpire.

Algérie mon amour

Il n'y a pourtant aucun pessimisme, aucun désespoir car on sent à travers ces portraits que les éléments du renouveau sont en germe, même si leur éclosion se fait attendre. La liesse de la musique chââbi apporte une note de gaieté et de légèreté, fait sourire les personnages, la danse libère les corps et les désirs,

Karim Moussaoui, réalisateur algérien né en 1976, ex-assistant de Tariq Tegua, membre fondateur de Chrysalide, association de promotion du cinéma à Alger.

Les Jours d'avant, moyen métrage sélectionné dans plusieurs festivals et nommé aux Césars 2015, Grand prix du jury au festival Premiers plans (Angers 2014).

En attendant les hirondelles a été présenté (Un certain regard) à Cannes en 2017, lauréat de la Fondation Gan.

même si les notes de Jean-Sébastien Bach donnent parfois leur ton de tristesse.

On soulignera l'habileté particulière du jeune cinéaste. Il n'a pas fait un film à sketches. Les histoires s'enchaînent par l'intermédiaire de personnages qui passent le relais. Le réalisateur en profite pour nous montrer son pays qu'il aime assurément, du nord au sud. De longs voyages en voiture nous montrent les paysages de toute beauté, arides et ocres des Aurès avec des constructions autoroutières modernes. Il nous le montre également dans toute sa diversité ; on passe d'un univers bourgeois d'Alger à des quartiers désolés où des immeubles entiers non habités semblent des fantômes, à la pauvreté de l'habitat de la campagne. Par l'empathie envers ses personnages et l'humanité de son regard, le réalisateur voudrait nous aider à comprendre l'Algérie moderne et à l'aimer, car nul désespoir ne se dégage de son film et il nous indique même les raisons d'espérer d'une société à la fois sclérosée et malgré tout dynamique.

Autre habileté du réalisateur : son film reste ouvert. On suit le destin d'un quatrième personnage qui semble avoir pris le relais tandis que s'achève le film comme pour indiquer au spectateur qu'il est laissé à sa propre imagination.

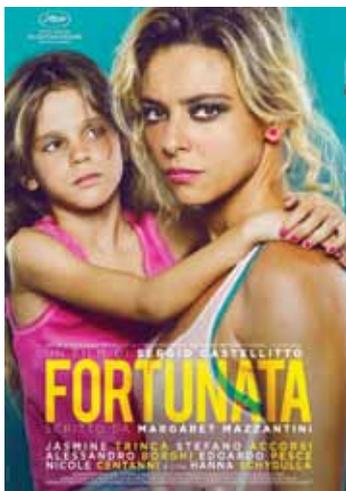
Marie-Jeanne Campana

Hania Amar et Mehdi Ramdani dans *En attendant les Hirondelles*



A voir en ce moment

Contre mauvaise fortune, bon cœur



Fortunata de Sergio Castellitto (Italie 2017, 1h43)

« Fleur de jonquille, moi quand je chante, c'est avec allégresse. Mais si je devais tout dire je gâcherais cette fête. » Voici ressurgir la *Mamma Roma* (Pasolini 1962) des quartiers déshérités de Rome. Elle s'incarne en Fortunata (en italien 'favorisée par la chance'), coiffeuse à domicile, maman d'une petite fille qu'elle adore. Juchée avec dextérité sur des talons vertigineux qui évoquent combien sa position est précaire, elle ambitionne d'installer un salon de coiffure où son 'frère' de cœur, un drogué en perdition, pourrait gagner sa vie en réalisant les remarquables tatouages dont il est capable. Sa détermination est sans faille. L'affection qu'elle voue à sa 'famille' la conduit, et le travail ne manque

pas. D'un pas toujours plus rapide, elle court d'un rendez-vous à un autre dans les rues de sa cité. Pas le temps de se plaindre, la vie est dure pour tous. Après un viol il faut sécher ses larmes, oublier et repartir. Dans la bande son, Vasco Rossi chante le courage de Fortunata : « Vivre et sourire des ennuis et penser que demain sera meilleur... et combattre. » Pour abandonner une existence d'échecs et de pauvreté, Fortunata ne compte pas sur la chance, mais sur une activité acharnée. Lorsqu'on est né dans ces zones démunies, le travail et la volonté suffisent-ils à vaincre ce handicap ?

Nicole Vercueil

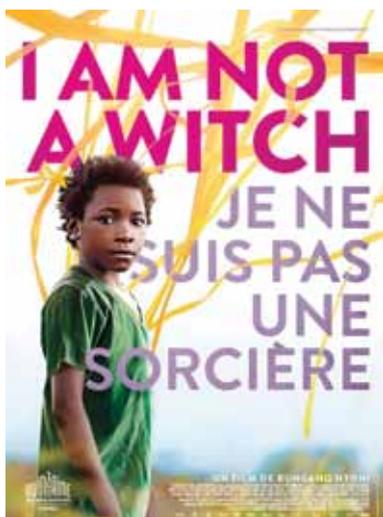
L'amour est dans les vastes plaines

La fiancée du désert de Cecilia Atan et Valeria Pivato (Argentine 2017, 1h18min)

Teresa, 54 ans, a toujours travaillé au service de la même famille bourgeoise. Elle pensait presque en faire partie, jusqu'au jour où tout s'écroule et qu'elle se retrouve sans rien. Elle va être contrainte d'accepter une place loin de Buenos Aires. Mais elle perd son sac... Le *road movie* qui s'ensuit à travers les vastes paysages argentins, à la recherche dudit sac, lui fait découvrir des horizons nouveaux, au sens propre comme au figuré, et un amour qu'elle n'aurait jamais imaginé ni espéré. C'est la délicieuse Paulina García qui incarne ici à nouveau une histoire d'amour de femme mûre, comme dans *Gloria* de Sebastián Lelio, mais le personnage n'est pas le même. Ici, elle est discrète, effacée, grise, servante

parfaite. Elle n'a rien cherché, elle a juste perdu son sac. Mais subrepticement elle va changer de couleur. Tirillée entre sa vie bien ordonnée d'avant et un bonheur qu'elle soupçonne éphémère, quel chemin va-t-elle prendre ? Plus qu'un *road movie*, c'est la métaphore d'une quête intérieure. « C'est seulement en traversant le désert que l'on se trouve soi-même », disent les réalisateurs dans leur note d'intention. Ils montrent que cette insécurité soudaine peut être le révélateur du vrai potentiel d'une personne, et qu'il n'est jamais trop tard pour s'éveiller à la vie. Un bijou de tendresse.

Waltraud Verlaquet



L'éternel féminin

I Am Not a Witch de Rungano Nyoni (Zambie 2017, 1h30)

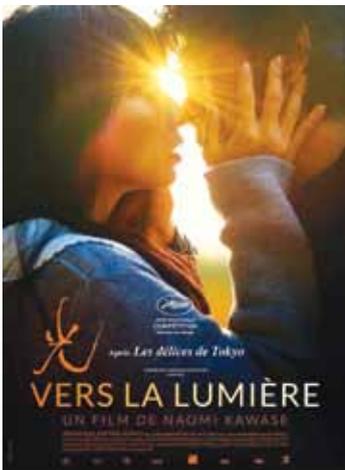
Ne pas rater ce film (*Je ne suis pas une sorcière), un peu parce qu'il est Zambien - une première dans les annales - mais surtout parce qu'il est tonique et original. Une gamine se laisse accuser de sorcellerie et est emmenée dans la forêt où d'autres sorcières, adultes, sont déjà parquées. Les touristes viennent en autobus visiter ce camp pittoresque où les femmes sont retenues par de longs rubans qu'il ne faut pas rompre, sauf à devenir chèvres... Au final, un rutilant camion orange emporte

une énorme bobine pour que ces dames au bout de leur fil puissent néanmoins voir du pays.

Rungano Nyoni, née à Lusaka et formée au cinéma en Pays de Galles, a réussi un kaléidoscope coloré qui mêle traditions moquées, corruption dénoncée, abus de pouvoir et hypocrisies diverses, pour tourner en ridicule l'un des credo machistes les plus virulents à travers les époques et les sociétés : « Ou putes, ou soumises ».

Jacques Vercueil

A voir en ce moment



Une lumière de l'indicible

Vers la lumière (Hikari) de Naomi Kawase (Japon 2017, 1h41)

Naomi Kawase explique que lorsqu'elle a manié pour la première fois la caméra, elle a pris conscience du sens de la lumière. Elle suit ici l'évolution de deux personnages, une audio-descriptrice, femme de mots, Misako, et un photographe, homme d'images, Nakamori.

Misako décrit pour des non-voyants des films afin de

rendre avec des mots les scènes, les sentiments et les intentions de mise en scène voulus par le réalisateur. Une juste mesure est nécessaire pour ne pas orienter le ressenti du spectateur non-voyant, souvent passionné par le cinéma. Ces personnes

trouvent dans le cinéma cette lumière qui leur permet d'échapper à la nuit dans laquelle elles sont enfermées. Pour Misako, le cinéma a le pouvoir de transformer une vie sombre en une vie lumineuse.

Nakamori, atteint d'une maladie dégénérative, perd la vue et doit arrêter sa carrière de photographe. Il doit apprendre à vivre l'invisible alors qu'il travaillait avec la lumière. Il doit apprendre à comprendre quel est le sens de sa vie désormais.

La sensibilité aiguisée de Nakamori va répondre à la sensibilité imaginative et curieuse de Misako. De nombreux gros plans permettent de voir tous les détails alors que d'autres ne voient pas. Mais la lumière est ailleurs, dans l'indicible, l'abandon, la confiance. *Vers la lumière* est un équilibre de sensibilité et de beauté. (Prix du jury œcuménique Cannes 2017, voir la justification sur le site).

Marie-Christine Griffon

Un homme dans sa vérité

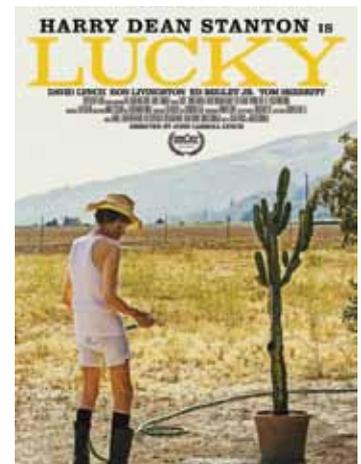
Lucky de John Carroll Lynch (USA 2017, 1h28)

Un acteur filme un acteur : John Carroll Lynch rend un hommage plein de tendresse à Harry Dean Stanton, inoubliable dans *Paris Texas* de Wim Wenders. Dans un village perdu du désert de l'Arizona, il est Lucky, 90 ans, survivant chanceux des dernières guerres, qui croise, dans son trajet quotidien, un serveur noir, une employée mexicaine, puis son copain Howard qu'il retrouve dans le bar géré par un vieux couple. Rebelle bougon et athée solitaire, il semble toujours mal luné malgré l'attention sympathique de ses proches. En colère contre la vieillesse ou

en recherche existentielle tardive ?

Ce sont ses relations humaines parfois émouvantes, leurs conversations drôles et profondes qui le font aller plus loin que sa peur de mourir, et lui permettent d'apprécier sa vie. Le décor symbolique des cactus géants avec de tout petits fruits, tout en haut, et une tortue donnent une clé métaphysique, toujours dans un esprit humoristique au second degré !

Voilà une mise en scène lumineuse et un scénario sur mesure pour approcher l'intimité d'un homme dans sa vérité. Harry Dean Stanton est mort le 15



septembre 2017 et nous sommes heureux, d'avoir récompensé à Locarno son dernier rôle.

Arielle Domon

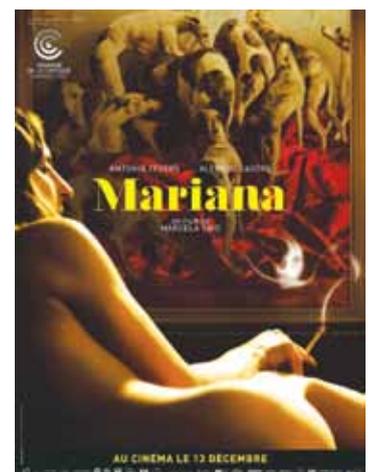
Quand le passé remonte

Mariana (Los Perros) de Marcela Saïd (France, Chili 2017, 1h34)

Le second film de la Franco-chilienne Marcela Saïd, présenté à la Semaine de la critique de Cannes cette année, est une fiction sulfureuse dont le Chili post-Pinochet, hanté par ses honteux secrets, forme la toile de fond. Mariana, fille libérée d'une bourgeoisie aisée, éprouve une étrange attirance pour Juan son professeur d'équitation, un ancien colonel suspecté d'exactions pendant la dictature et qui connaît trop bien le père de la jeune femme. Elle tente désespérément, en

dépit des pressions familiales, de poursuivre sa liaison malgré la chape de silence qui pèse sur ce passé et sa récente inculpation. Cette liaison réprouvée ébranle les murs invisibles qui protègent sa famille du passé. Le scénario progresse inégalement, mais si le protagoniste masculin suscite un malaise certain, la personnalité rebelle de l'héroïne est traitée avec beaucoup d'empathie et de finesse.

Jean-Michel Zucker



Les dernières tendances vénitiennes

Mostra de Venise, 30 août – 9 septembre 2017



Voir sur la page Venise du site

L'édition 2017 de la Mostra de Venise, le plus ancien des trois grands festivals de films européens, révélait un choix de films assez différent de celui de Cannes.

Les Américains étaient en force avec pas moins de sept films dans les sélections officielles ; à l'inverse, l'Europe était absente à l'exception de l'Italie et de la France, trois films chacune. Le Proche-Orient était bien représenté, notamment l'Iran et Israël, l'Asie un peu moins.

Que dire des tendances ? Les films américains donnaient une vision du monde très pessimiste : crise climatique, fin du monde, chaos, ou même retour à la guerre froide pour le film qui a reçu le Lion d'or, assez mérité, *The Shape of Water* du Mexicain Guillermo del Toro. Les monstres étaient de retour, que ce soit la créature, verdâtre mais sympathique, de *The Shape of Water* ou les humains réduits à l'échelle 1/13^{ème} de *Downsizing*, film de science-fiction d'Alexander Payne, dans lequel la survie de l'espèce humaine passe par sa miniaturisation, un modèle réduit consommant infiniment moins de ressources naturelles ! Mais les monstres pouvaient aussi se cacher sous la peau d'hommes bien ordinaires, que ce soit l'employé de bureau de *Suburbicon* de

George Clooney (qui Juan Maargallon'a malheureusement pas su trouver l'humour caustique des frères Coen, pourtant co-scénaristes, dans cette satire d'une petite ville américaine des années 60), ou l'écrivain de *Mother !* prêt à tout sacrifier, y compris sa femme et son enfant, pour sa gloire littéraire. Ce film ambitieux, trop ambitieux sans doute, de Daren Aronovsky est une des grandes déceptions de ce Festival. On pense à Polanski au début, mais le film se perd ensuite dans une débauche de violence gratuite.

Famille et deuil

Beaucoup de films traitaient de la famille, et notamment du thème du deuil d'un enfant. Le prêtre, héros de *First Reformed*, beau film de Paul Schrader (le scénariste de *Taxi Driver*) n'arrive pas à surmonter la perte de son fils mort en Irak, et s'en sent responsable car il a suivi la tradition familiale de s'engager dans l'armée. *Foxtrott*, intéressant film israélien de Samuel Maoz qui a reçu le Lion d'argent, met aussi en scène un père qui se culpabilise de la mort de

son fils soldat, tué dans un accident de voiture parce qu'il a usé de ses relations pour le faire revenir du front.

On pourrait encore citer le beau film de Robert Guédiguian, *La villa*, dans lequel Angela, jouée par Ariane Ascaride, n'a jamais pardonné à son père la mort accidentelle de sa petite fille, ou *No Date, No Signature*, de l'Iranien Vahid Jalilvand, dans lequel la mort d'un petit garçon fait exploser une famille. A l'inverse, la mort d'un père, dans le très réussi *Lean on Pete*, de Andrew Haigh, *road movie* bucolique dans l'Amérique profonde, est pour le jeune héros Charley une épreuve douloureuse mais qui le rendra plus fort.

Quand les films américains montraient une vision bien noire du monde, les films français en compétition, de très bonne qualité, se distinguaient par leur optimisme. Si *La villa*, déjà cité, est empreint de nostalgie, le film montre une fraternité des humbles chère à Guédiguian mais aussi la capacité de renaître, de sortir de leur coquille routinière quand les héros sont confrontés à la détresse de jeunes enfants migrants. *Mektoub, My Love : Canto Uno*, d'Abdellatif Kechiche, est malheureusement gâté par une longueur excessive mais c'est une ode à la vie, à la beauté, à la sensualité. Quant à *Marvin*, d'Anne Fontaine, il montre le parcours exemplaire de Martin Clément, né Marvin Bijou, qui arrive à s'extraire de son village et de sa famille très défavorisée pour réaliser son rêve de devenir comédien et assumer son homosexualité.

Tout n'était donc pas noir dans ce festival, y compris dans des films qui parlaient de la mort comme le très beau *Los versos del olvido* (*Les vers de l'oubli*) d'Alireza Katami, primé par le Jury interreligieux et qui montre, avec une poésie pleine d'humour, un vieil homme s'acharner à vouloir donner une sépulture à une jeune femme victime de la répression policière dans un pays d'Amérique latine.

Jacques Champeaux

Juan Margallo et Itziar Aizpuru dans *Los versos del olvido*



Place à l'histoire

Grand prix de Honfleur pour *Arythmie*, un hommage aux médecins urgentistes

Le film, réalisé par le cinéaste russe Boris Khlebnikov, né en 1972, a pour héros un médecin du SAMU, Oleg, qui court de patient en patient pour essayer de les sauver, sans s'apercevoir que son ménage prend l'eau ; l'acteur Aleksander Yatsenko a reçu le prix du meilleur rôle masculin. Pour sa part, Marina Neyelova a été récompensée pour son rôle dans une brillante comédie dramatique de Vladimir Kott, *La carpe dégivrée*.

Dans l'ensemble, le Festival du cinéma russe de Honfleur et la Semaine russe de Paris, qui coïncidaient cette année avec le centenaire de la Révolution d'octobre, ont mis l'accent sur l'Histoire russe, lointaine ou proche. Parmi ses multiples aspects, citons : la vie de la noblesse à l'époque de Tolstoï, en ville ou sur le front russo-japonais (*Anna Karénine*. *L'histoire*

de Vronsky), les exactions et vagues de déportations dans la Lituanie des années 1940 (*Tango balte*) ou la dépression collective des années 2000, sur fond de guerre en Tchétchénie (*A bon chat, bon rat*). Si la conquête spatiale (*Saliout 7*, *Le temps des premiers*) est venue rappeler, classiquement, les mérites de la science soviétique, la sinistre mentalité d'un ancien agent du KGB puis du FSB, thème de *La selle turque*, ont touché à un sujet longtemps tabou. Autre matière délicate, la liaison du dernier tsar de Russie avec une ballerine est au centre de *Mathilde* d'Alekseï Outchitel : ce blockbuster suscite actuellement de vives critiques à Moscou dans les milieux orthodoxes.

Françoise Wilkowski-Dehove



Un film français primé à Mannheim

Le 66^{ème} Festival international du film de Mannheim-Heidelberg, l'un des plus importants d'Allemagne, a eu lieu du 9 au 19 novembre.

Il présente comme chaque année les longs métrages de jeunes réalisateurs. Cette année, les différents jurys ont découvert 21 films en compétition. Le Jury œcuménique auquel j'ai participé a remis son prix à *Une vie ailleurs* du Français Olivier Peyon, sorti en France en mars 2017, qui aborde, à travers une fiction émouvante et maîtrisée, la question de l'enlèvement parental et ses répercussions sur chacun des membres de la famille.

Une mention spéciale a également distingué le film *Oralman* du Kazakh Sabit Kurmanbekov qui souligne la force du lien au

pays natal d'une famille jadis contrainte à l'émigration par la terreur stalinienne. A côté d'autres films estimables, il faut surtout insister sur le remarquable *Zer* de Kazim Öz, figure du cinéma kurde, présenté en août au festival de Nancy et qui a ici obtenu avec le film de Peyon le prix *ex-aequo* du public et de plus le prix de la presse internationale (FIPRESCI) : Jan, jeune Turc élevé à New-York, bouleversé par la chanson que lui chante sa grand-mère agonisante, entreprend à sa recherche un voyage initiatique vers son village d'origine.

Jean-Michel Zucker

L'Algérie à l'honneur

Si, comme lors des éditions précédentes, le 39^{ème} Cinémed a présenté des œuvres de la vingtaine de pays bordant la Méditerranée, les pays du Maghreb en général et l'Algérie en particulier ont été, cette année, les plus représentés.

Et ce n'est pas pour rien que l'affiche officielle du festival représente un jeune garçon souriant en équilibre sur un quai écrasé de soleil sous un triangle de mer et de ciel bleus.

Après la Tunisie en 2016, c'est en effet la nouvelle garde du cinéma algérien qui était à l'honneur avec la présence effective d'une dizaine de ses représentants venus le plus souvent accompagner leur premier film et débattre lors d'une table ronde très suivie. Marzak Allouache, leur père

spirituel, est resté quelques jours à Montpellier pour présenter une quinzaine de ses long métrages rassemblés pour une rétrospective et animer une *master-class* qui a fait salle comble.

Parmi les 220 films à l'affiche pendant les huit journées du Cinémed, en dehors de ceux en compétition et des avant-premières, on a pu voir ou revoir des œuvres de Fernando Trueba, Alberto Lattuada, Dominique Cabrera et Manuel Pradal, un fidèle du Festival récemment disparu.

Pour en venir au Palmarès, si *Les bienheureux* de l'Algérienne Sofia Djama a obtenu la mention spéciale du jury présidé par Aure Atika et frôlé l'Antigone d'Or, c'est *Manuel*, premier long métrage du documentariste italien Dario Albertini qui l'a finalement emporté, raflant en même temps le prix de la Critique (le vote des spectateurs de la sélection Panorama) et le prix Nova.

Tout laisse à penser que le Maroc suivra pour la quarantième édition.

Claude Bonnet

Ciné-Festival en Pays de Fayence



Du 9 au 19 novembre s'est tenue la quinzième édition de ce qui fut d'abord le 'Ciné-Festival pour Tous' de Montauroux fondé par Waltraud Verlaquet et Jean-Claude Gellé avec leur équipe de bénévoles. N'ayant cessé de grandir, le festival bénéficie maintenant d'un réseau impressionnant de partenaires et du soutien des maires des communes du pays de Fayence. Trois jurys ont délibéré pendant cinq jours sur la programmation officielle de longs et courts métrages. L'invité d'honneur était Mathieu Amalric, acteur mais surtout passionnant réalisateur, qui nous a décrit son travail autour de *Barbara*. Et pour la cinquième année était présent le 'jury Pro-Fil'.

Composé de cinq Profiliens, notre jury, après des échanges intenses, a décidé de

décerner son prix au film de la réalisatrice tunisienne Kaouther Ben Hania, *La belle et la meute*. Nous avons été sensibles au combat mené par Mariam, violée par des policiers à la sortie d'un bal, afin que les agresseurs soient arrêtés et jugés, malgré les pressions morales et physiques et autres intimidations. Sortie en salles en octobre 2017.

Quelques films remarquables à noter dans ce grand cru 2017 : *Temps d'automne* (Allemagne, de Matti Geschonnek) ; *Un homme intègre* (Iran, de Mohammad Rasoulof) ; *Corps et âme* (Hongrie, de Ildiko Enyedi) ; *Glory* (Bulgarie, Grèce de K. Grozeva et P. Valchanov).

Alain Le Goanvic

Un dresseur de chevaux du Dakota

The Rider, primé au 43^{ème} festival de Deauville (1^{er} – 10 septembre 2017)

Une histoire délicate de cow-boys et de chevaux, filmée par la réalisatrice d'origine chinoise Chloé Zhao, avec une famille d'acteurs non professionnels, a reçu le Grand Prix au festival du cinéma américain de Deauville. Présidé par Michel Hazanavicius, le jury a récompensé aussi *Mary* (Marc Webb), *A Ghost Story* (David Lowery) et *Brooklyn Yiddish* (Joshua Z. Weinstein).

The Rider se passe dans les vastes étendues herbeuses du centre des Etats-Unis

Brady Jandreau dans *The Rider*



où un jeune cow-boy, Brady, étoile montante de rodéo, voit sa vie basculer après avoir chuté d'un taureau sauvage lors d'un concours. Le film montre le douloureux cheminement du jeune homme dont l'orgueil était d'être un incomparable dresseur de chevaux. Il devra accepter de renoncer à sa passion. « Si j'avais été un cheval, on m'aurait abattu », se dit-il amèrement.

La nature belle et sauvage, les scènes de dressage racontant la complicité progressive entre l'animal et l'homme, participent au charme du film. L'entourage de Brady, sa famille et ses amis, sont des Blancs, pas bien riches, simples. Parmi eux, deux personnes handicapées jouent leur propre rôle : la jeune sœur de Brady (sœur de l'acteur) et Dane, cloué dans un fauteuil après un accident de rodéo. Les relations de Brady avec eux sont traitées avec beaucoup de sensibilité. Chloé Zhao, comme dans son précédent film, *Les chansons que mes frères m'ont apprises*, rend hommage aux qualités profondes de l'homme : l'amour des autres et de la nature, et la solidarité.

Sur les quatorze films en compétition, douze abordent les problèmes de la jeunesse, depuis la petite enfance jusqu'au jeune adulte : une manière

d'ausculter le pays. Parmi les 'premières', *La promesse* de Terry George raconte l'histoire du génocide arménien dans la Turquie d'il y a un siècle, magnifiquement reconstituée.

Françoise Wilkowsky Dehove (avec Jean Wilkowski)

Autres prix

Un automne riche en festivals

Nous ne pouvons ici que citer les festivals, toutes les informations se trouvent sur notre site.

- 14^{ème} Miskolc Jameson CineFest, 8 - 17 septembre 2017
- Schlingel, festival international du film pour enfants et adolescents à Chemnitz, 25 septembre - 1^{er} octobre 2017
- 33^{ème} Festival international de Varsovie, 13-22 octobre 2017
- 60^{ème} Festival international de Leipzig du Film documentaire et d'animation, 30 octobre - 5 novembre 2017
- 59^{èmes} Journées du film nordique de Lubeck, 1^{er}-5 novembre 2016
- 27^{ème} Festival International de Cottbus Festival du film européen de l'Est, 7-12 novembre 2017

The Square

Film de de Ruben Östlund (Suède, Allemagne, Danemark, France 2017, 2h31)

Le conservateur d'un musée national d'art contemporain expose une œuvre qui devrait promouvoir l'esprit de fraternité.

Un revigorant 'second degré' suédois

CHAMP

Il paraît qu'une certaine tendance de la critique a dédaigné ce film, Palme d'or 2017, pourquoi ? On se le demande encore, car nous sommes loin maintenant des coteries cannoises. En fait, la mésaventure de Christian, le séduisant conservateur suédois d'une galerie d'art contemporain, est une fable qui met en cause le politiquement correct, l'hypocrisie de nos sociétés. Il faut accepter de voir ce film au second degré !

Le Carré (The Square) est une belle idée : c'est la figure symbolique et idéale de l'ordre du monde, que les animateurs de la galerie d'art contemporain ont l'idée de construire dans la cour de l'édifice, afin de matérialiser un lieu qui affiche son ambition :

« Le Carré est un sanctuaire où règnent confiance et altruisme. Dedans, nous sommes tous égaux en droits et en devoirs. »

Magnifique invitation, quelque peu prétentieuse, car les mésaventures de

Christian indiquent qu'il y a du sable dans les rouages de sa vie. Il s'agit d'un homme sûr de lui, affublé de son fardeau d'idées reçues, empêtré dans ses contradictions, que le cinéaste va nous montrer, avec humour et ironie.

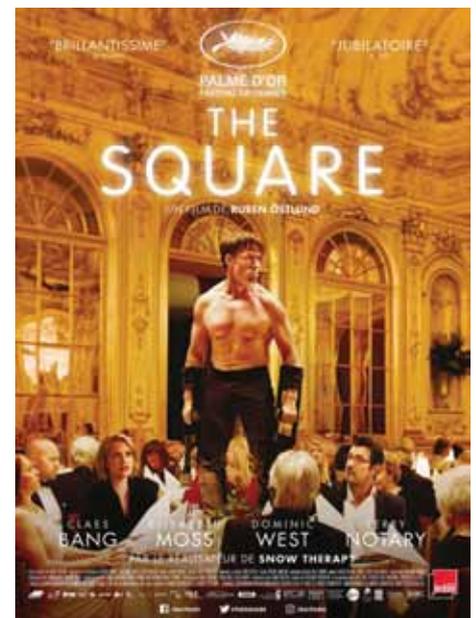
Voyons par exemple une scène surréaliste : lors d'un repas officiel, donné en l'honneur des généreux donateurs, apparaît un homme-gorille (apparemment 'locataire' de la Galerie) qui grogne et saute de table en table en hurlant. Les convives au charme discret font semblant de ne pas l'entendre ni même de le voir. Le sourire, puis le rire, accompagnent le spectateur à ce stade, alors que la scène suivante montre une meute d'hommes qui cognent le 'sauvage' !

On voit Christian dans les rues où attendent mendiants et sdf. Donner l'aumône ou non, leur parler ou non (certains sont vraiment arrogants dans leur misère !), manifestement des immigrés, il ne sait tout bonnement pas comment se comporter.

La décision du Jury ? Le film d'Östlund a les qualités d'un bon film : cadrages,

plans séquences, dialogues, sons, musiques ; quelques maladresses sans doute. Ce n'est pas un chef-d'œuvre comme Cannes a pu dans le passé en détecter. Mais un film original !

Alain Le Goanvic



Ennuyeuse misanthropie

En proie à un ennui profond et à une irritation croissante, j'étais sorti accablé avant la fin de la première heure de projection à Cannes. Lors de la sortie en salle, j'ai eu le courage d'y revenir et de voir dans son intégralité - près de 2h½ ! - ce film qui avait obtenu la Palme d'or. De fait, rarement a-t-on vu une distinction suprême aussi controversée. Il n'y a pas en effet de film plus prétentieux - une soi-disant satire de la société occidentale et une caricature du monde de l'art contemporain - plus vide, plus lourd, plus artificiel et plus vain que *The Square*. Dépourvu de toute construction dramatique et multipliant les scènes anecdotiques spectaculaires, le film

est une illustration de la misanthropie cruelle du réalisateur dont ses personnages font les frais et qui se résume à un discours récurrent et moralisateur qu'il prodigue du haut de ce qu'il veut nous faire prendre pour un humour distancié.

Il n'y a rien cependant de plus faussement humoristique - trop d'idées drôles tue le comique - que le ciblage de la collusion de l'avant-gardisme artistique et du marché de l'art qui amène le réalisateur à flétrir de façon aussi simpliste que lourde l'égoïsme, l'individualisme et la médiocrité de nos contemporains. Dépourvus de toute inscription dans la narration, deux épisodes de *happening* qui

se veulent provocateurs sont du reste totalement gratuits et recrutent des moyens cinématographiques rebattus. Le premier, au cours duquel on voit un homme préférer compulsivement des insultes pendant une conférence ; le second au milieu du dîner de gala des donateurs au musée : la scène (un homme censé jouer le singe devient violent) est ainsi tellement étirée qu'au lieu de déranger le spectateur, ce qu'il recherchait sans doute, Östlund indispose et ne fait pas rire.

Jean-Michel Zucker

CONTRE
CHAMP

« La fraternité est la mal aimée de la devise républicaine, Liberté, Égalité, Fraternité. La fraternité est toujours le fait d'une minorité et rime avec fragilité » commente Régis Debray.

Nous avons choisi la fraternité comme thème de notre séminaire et nous allons aborder la fraternité au cinéma. Nous nous intéresserons à la fraternité qui permet de se connaître, de se parler, de vivre ensemble, de bâtir un avenir. Pour aborder ce thème, nous partirons de la fratrie, le lien de parenté dans la famille. Puis nous élargirons ce sens à la fraternité elle-même, soit le lien de solidarité et d'amitié entre les hommes, une fraternité universelle, une ouverture à l'autre. Enfin, nous toucherons à la fraternité en action, la solidarité.

Suis-je gardant mon frère ?

Une traversée du texte en quête du signifié qui se cache dans notre langage quand nous parlons de fraternité.

La Bible commence par ce verset (rendu, comme les suivants, dans une traduction personnelle) :

« Quand il créa Elohim les cieux et la terre. Et la terre était un chaos. »

Il n'y avait donc pas rien, mais un chaos qui va s'ordonner très vite grâce à un Dieu séparant : la lumière des ténèbres, la terre et la mer. L'action créatrice réside d'abord dans cet acte fondateur de séparation. Et à la fin il dit : « Et voici, infiniment bien. »

Les ténèbres originelles ne disparaissent pas pour autant, elles rythment le temps ; les eaux ne disparaissent pas non plus, elles sont intégrées dans cet espace que Dieu déclare bon.

Le chapitre 2 de la Genèse nous livre un deuxième mythe originel, centré sur Adam dans le jardin d'Eden.

« Et il planta le Seigneur Dieu un jardin en Eden, en Orient et il dépose là l'humain qu'il avait façonné. »

L'humain est objet de soin de la part de Dieu. En même temps il est investi d'une mission, celle de garder et servir le jardin dans lequel il se trouve. Or l'humain est seul. Pour remédier à cette solitude mortifère, Dieu agit

« en lui faisant une aide comme en face de lui ... Il prit un de ses côtés, et il referma la chair à sa place. »

Un côté, et non une côte ! Autre acte de séparation donc, genre de chirurgie mythologique qui crée l'altérité.

« Il construisit le Seigneur Dieu le côté qu'il a pris à l'humain en une femme et il la fit venir vers l'humain. »

Le surgissement du vis-à-vis constitue un double manque : aucun des deux partenaires n'a accès à sa propre origine, ni à celle de l'autre.

Or, quand Dieu fait venir la femme vers l'homme, celui-ci s'écrit :

« Voici l'os de mes os et dans la chair de ma chair pour celle-ci on l'appellera femme, parce que de l'homme a été prise celle-ci ».

Par là, l'homme se met lui-même au centre, et ramène la femme à lui, et cette mainmise lui permet de croire qu'il la connaît, qu'elle ne lui échappe pas, comme si l'altérité n'était pas constitutive de ce qu'elle est. Il ne consent pas au manque.

Cette limite portée à la connaissance peut générer l'angoisse. La fraternité me guérirait-elle ?

La fraternité, un leurre ?

Caïn a tué son frère Abel. Il l'a fait car Dieu n'a pas regardé vers lui, vers son offrande, il a préféré celle de son frère. Pour la psychanalyste Nathalie Isnard Davezac¹, il s'agit évidemment d'une

« allégorie qui relève du mythe en raison de la trace qu'elle a laissée dans le psychisme humain... Le fratricide originaire est convoqué chaque fois que l'homme entreprend d'anéantir l'homme. Et Caïn doit,

pour l'éternité, devant Dieu, dans la Bible, et devant les hommes, répondre de ce meurtre ».

C'est alors sur fond de ce crime que s'inscrit cette notion nouvelle du frère garant de son frère et de la possible fraternité.

Et dans le quatrième chapitre de la Genèse, Dieu demande à Caïn où est son frère, et ce dernier répond : « Suis-je gardant mon frère moi ? » Terrible réponse à une terrible question !

Le meurtre, en voulant effacer la place d'Abel, l'érige dans la mémoire collective comme une stèle où viendra s'inscrire la liste interminable des innocents assassinés.

La fraternité maintient éveillée la psyché devant la fragilité des choses humaines, elle sera à jamais une porte ouverte à une transcendance qui résonnera comme une parole, un infiniment bien qui vient à nous, et peut-être là trouverons-nous ce frère.

Patrick Duprez

Psychologue clinicien et doctorant en Ancien Testament

¹ Nathalie Isnard-Davezac, « Caïn et Abel. La haine du frère » in *Topique* 2005/3 n° 92 p.45-57



Le texte complet de cette introduction se trouve sur le site

Famille je t'aime... moi non plus !

A première vue, le concept de fraternité semble naturellement découler de celui de fratrie. La fraternité, ce serait se comporter 'comme des frères'.

Eh bien, et le cinéma le montre, c'est faux ! La fratrie est un laboratoire où se développent les sentiments les plus antagonistes. A première vue, dans ce microcosme qui fait le bonheur des cinéastes, la rivalité, la jalousie (*A l'est d'Eden* de Elia Kazan) ou même la haine (*Festen* de Thomas Vinterberg) croisent l'entraide, la surprotection et l'affection profonde (*American History X* de Tony Kaye, *Trois sœurs* de Mila-gros Mumenthaler ou *Mustang* de Deniz Gamze Ergüven).

En fait, le mot 'fratrie' est le frère ennemi de 'fraternité' ! La fratrie est un groupe familial uni par 'les liens de sang'. Ces liens lui sont imposés. Toute la dramaturgie est là : comment gérer ces liens ? Comment s'en servir ? Comment s'en évader peut-être ? Ce cinéma-là nous parle d'autant plus que nous nous y identifions facilement. Nous avons, fondamentalement ancrés en nous, ces sentiments ambivalents de haine pour ce trop proche qui nous fait de l'ombre,

et d'esprit de clan qu'il faudrait protéger ou défendre quand il paraît menacé de l'extérieur (*Notre enfance à Tbilissi*, de Thierry Grenade). Et ce qui est vrai au niveau familial l'est aussi au niveau d'une nation. Certains partis politiques se servent de ce réflexe animal.

La fratrie se construit sur une histoire commune, un passé commun (*Et au milieu coule une rivière* de Robert Redford). Souvent le drame naît à l'occasion d'un deuil (*Les chansons que mes frères m'ont apprises* de Chloé Zhao, *L'heure d'été* d'Olivier Assayas). C'est face à la perte du socle commun que chacun se révèle.

Une œuvre cinématographique, en particulier, évoque la difficile ambivalence entre attachement et haine

entre frères : *Le vent se lève* de Ken Loach. Là, un choix draconien doit se faire entre la loi du sang - l'affection profonde qui unit les deux frères - et des convictions fortes mais opposées (politiques en l'occurrence). L'esprit de fratrie ne résistera pas au drame.

Joël Baumann



Cillian Murphy et Padraic Delaney dans *Le vent se lève*

Le salut fraternel !

Pourquoi 'la fraternité' est-elle la parente pauvre de notre triptyque républicain ? Peut-être parce qu'elle a une connotation chrétienne qui dérange. On préfère souvent parler de 'vivre ensemble' !

L'Église aurait 'inventé' ce mot pour exprimer une réalité manifestée et prêchée par le Christ :

« 'Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ?' Montrant ses disciples : 'Ceux qui font la volonté de mon Père sont mes frères et mes sœurs'. » (Mat 12).

Et l'apôtre Paul écrit une bombe théologique avec sa formule :

« Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclaves ni hommes libres, ni homme ni femme... vous êtes tous un (frères) en Christ. » (Ga 3).

Ici la fraternité est la renonciation à la loi du sang, l'ouverture à l'autre dans sa différence, le salut est dans le dépassement de la fratrie.

Pour Régis Debray (*Le moment fraternité*, Seuil), la fraternité est un instant de grâce qu'il faut saisir quand il passe, un kairós, un temps où un groupe s'accorde pour réaliser un projet commun... c'est un moment d'empathie qui transcende chacun.

Et c'est ainsi que se manifeste la fraternité au cinéma.

Ainsi en est-il de la fraternité entre peuples : *La visite de la fanfare* d'Eran Koli-rin, *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois ; de la fraternité en contexte de guerre : *Joyeux Noël* de Christian Carion, *Le vent se lève* de Ken Loach, *Frantz* de François Ozon ; de la fraternité au sein d'une communauté : *Le festin de Babette* de Gabriel Axel, *Les innocents* d'Anne Fontaine ; de la fraternité

entre individus : *Le fils* de Jean-Pierre et Luc Dardenne, *Vers la lumière* de Naomi Kawase, *Chala, une enfance cubaine* de Ernesto Daranas ; de la fraternité dans le monde du travail : *La tragédie de la mine* de Georg Wilhelm Pabst, *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach ; enfin, de la fraternité en contexte d'immigration : *Va, vis et deviens* de Radu Mihaileanu, *Welcome* de Philippe Lioret ou *Le Havre* de Aki Kaurismäki.

Mais il existe une vraie parabole presque christique de la fraternité, c'est *Gran Torino* de Clint Eastwood : « Un évangile mis en image », toujours selon Régis Debray. On comprend mieux pourquoi nombre de ces œuvres ont été honorées par l'un ou l'autre des jurys œcuméniques.

Joël Baumann

La fratrie dans tous ses états

Little Odessa de James Gray (Etats-Unis 1995)

En ouvrant la fenêtre de la fraternité comme thème de réflexion nous sommes entrés dans la chambre intime des liens originels qui façonnent une famille. Tout homme a une famille et il recherche, sa vie durant, l'identité que lui confère cette appartenance.

Certains cinéastes, comme James Gray, font de la famille un thème récurrent de leur filmographie. Usant de son art, il explore à sa manière son chemin personnel et nous le fait connaître. Il a seulement 25 ans à la sortie de son premier long métrage, *Little Odessa*, et l'histoire de sa famille émigrée de Russie en 1923, fuyant les pogroms, façonne sa vie d'américain. Il continuera dans les films suivants à explorer le poids de la structure familiale, en l'élargissant au milieu social, ethnique ou religieux, à l'appartenance à un pays.

Le poids du passé pèse sur l'homme et il ne peut y échapper. Le personnage principal de *Little Odessa*, Joshua, tueur à gages, est obligé de revenir dans son quartier de New York pour un contrat. Il avait été banni par son père pour avoir tué le fils du chef de la mafia russe locale. Son jeune frère Reuben apprend qu'il est en ville et Joshua accepte de le revoir. Il veut aussi revoir sa mère en train de mourir, et la jeune femme qu'il a connue. Tous ces choix vont lui rappeler sa faute initiale et vont le confronter à l'imbrication du bien et du mal, indissociables dans ce destin tragique. Le sentiment de culpabilité porté par Joshua, mis en scène dans le contexte typé du film de genre 'gangster', symbolise ces liens familiaux faits d'amour et de douleur. Dès la première image, le noir complet s'ouvre sur l'œil de Joshua qui apparaît en très gros plan, et monte un chant de chœurs russes comme pour accompagner une tragédie antique.

Les cercles imbriqués de l'appartenance.

Représentez-vous un schéma de la théorie des ensembles. Au centre, la famille nucléaire : le père, la mère, Joshua, Reuben, la grand-mère. Le deuxième cercle est l'organisation de la Mafia, incluse dans le troisième cercle de la communauté russe à laquelle se greffe la communauté juive. Le dernier cercle est le quartier de New York, Etats-Unis, qu'on appelle Little Odessa. Ces cercles fermés, avec des interactions plus ou moins dangereuses, conditionnent l'individu mais le noyau familial lui permet de réclamer une ascendance légitime, et une transmission naturelle envers son cadet.

Dans l'appartement familial, James Gray utilise un cadrage serré, qui emprisonne ses personnages dans leur quotidien. Dans les rues, de longs plans d'ensemble étouffés par la neige suivent Josh dans sa voiture ou Reuben sur son vélo. Nous voyons une scène et nous ressentons le drame. Par exemple, l'anniversaire de la grand-mère paternelle que la famille, élargie au

troisième cercle, fête dans un restaurant privatisé : portraits en clair-obscur des personnages figés dans leur rôle. Dans le même temps, nous voyons Josh qui remplit son contrat, sans un son, dans la nuit de l'appartement du condamné. Reuben, comprenant que son frère ne viendra pas embrasser sa grand-mère, part à sa recherche, rompant ainsi le lien tendu de la famille.

Frères en quête

Les deux frères fonctionnent entre eux dans une relation emblématique d'amour fraternel : empoignades brusques, coups de poing bagarreurs et gestes ébouriffant les cheveux de Reuben. Pour Reuben c'est une quête, l'attente devant l'hôtel, la violence sourde pour défendre son frère face au regard du père. Il nourrit une certaine fascination pour le métier de tueur, alors qu'il est simplement un adolescent introverti, solitaire et rêveur, qui se réfugie dans les salles de cinéma au lieu d'aller en cours.

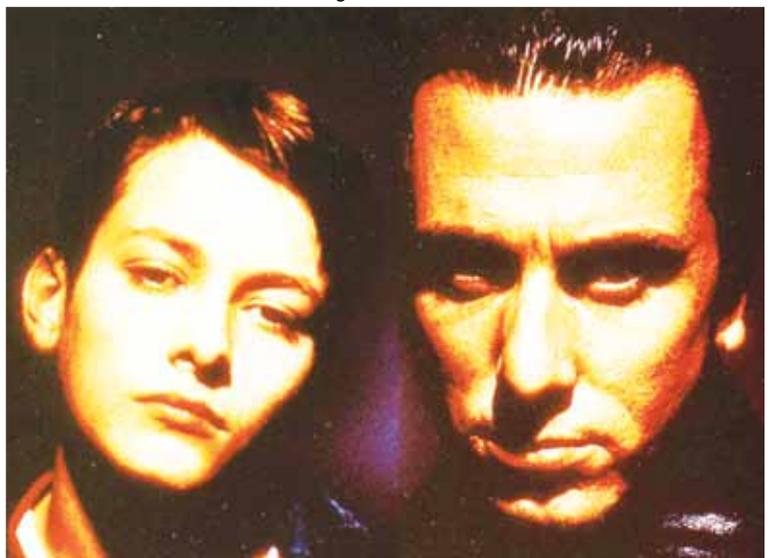
Joshua concentre le mal ; déshonneur de sa famille, il détruit tout ce qu'il touche, porteur de malédiction dans cette relation qui engendrera le sacrifice de son frère.

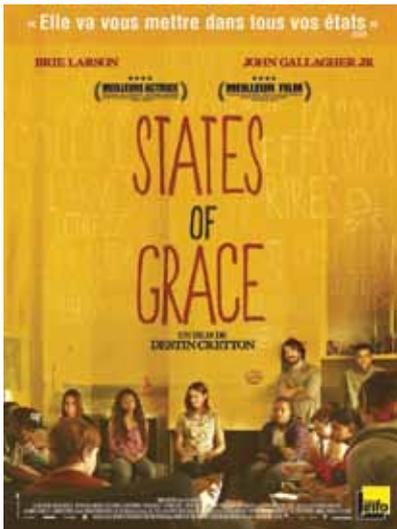
Une dernière image, en insert dans la scène finale où le mal est fait et le drame consommé, est comme une vision dans la tête de Joshua. Il se voit avec son frère, entourant leur mère sur son lit, et on sait que cette image le hantera toute sa vie.

Arielle Domon

Ces liens familiaux faits d'amour et de douleur

Edward Furlong et Tim Roth dans *Little Odessa*





States of Grace (Short Term 12)

Écrit et réalisé par Destin Daniel Cretton (Etat-Unis 2013)

également réalisé deux longs métrages documentaires : *Drakmar : A Vassal's Journey* (2006) et *Born Without Arms* (2009). Après un premier long métrage de fiction, *I Am Not a Hipster* (2012), il réalise en 2013 son deuxième long métrage, *Short Term 12* devenu *States of Grace*, le 23 avril 2014 à sa sortie en France.

Comment brosser le tableau vivant et réaliste de la vie quotidienne dans un foyer pour adolescents en difficulté en évitant la caricature et les clichés ? Pour y parvenir, Destin Cretton s'appuie sur sa propre expérience : son travail pendant deux années comme éducateur dans une institution de ce type a nourri ce film, qui a été sélectionné et primé dans de nombreux festivals. Il lui a valu la mention spéciale du jury international, le prix du jury œcuménique ainsi que le prix d'interprétation féminine pour Brie Larson (Grace) au festival de Locarno.

Au centre du film, le personnage de Grace, responsable de l'équipe des éducateurs, apprend à chaque adolescent à devenir lui-même, accompagne chaque jeune vers la résilience et leur permet de vivre ensemble dans ce foyer, chacun avec ses blessures. L'empathie et la détermination de l'équipe soudée des éducateurs permettent au conflit, aux crises, à la violence d'être entendus, aux peurs d'être dites. On peut parler de ce foyer comme d'une grande famille où chacun trouve sa place, où ces jeunes malmenés par la vie se reconstruisent. Ces adolescents « perdus », repliés sur eux-mêmes, qui se mésestiment vont se socialiser.

Malgré un sujet délicat et des situations difficiles, violentes, Destin Cretton a réussi à faire une œuvre teintée d'espoir, de chaleur humaine et de fraternité.

Marie-Christine Griffon

Né sur l'île de Maui à Hawaï, Destin Cretton a réalisé entre 2002 et 2009 quatre courts métrages, tous récompensés : *Longbranch*, *A Suburban Paradise* (2002), *Bartholomew's Song* (2006), *Deacon's Monday* (2007) et *Short Term 12*. Ce dernier a obtenu le Prix du jury au festival de Sundance en 2009 ainsi que plusieurs autres prix, incitant le cinéaste à en tourner une version longue. Destin Cretton a

Joyeux Noël

Écrit et réalisé par Christian Carion (France, Allemagne, Belgique, Royaume-Uni, Roumanie, 2005)

Christian Carion a connu le succès avec son premier long métrage *Une hirondelle a fait le printemps*, en 2001. En 2004 il a pu tourner *Joyeux Noël*, projet qui lui tenait à cœur depuis sa lecture de *Batailles de Flandres et d'Artois 1914-1918* d'Yves Buffetaut. Dans un passage intitulé *L'Incroyable Noël de 1914*, l'auteur évoque les fraternisations entre ennemis.

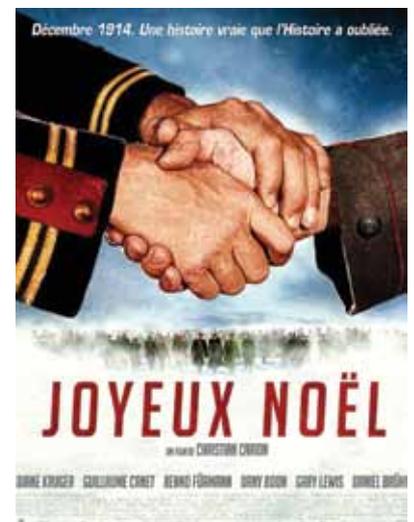
Le scénario est basé sur ces récits de soldats épuisés par la guerre, terrés dans les tranchées où les camps allemand, alliés et français se touchaient presque. Après une mise en place un peu longue des principaux personnages, chacun dans son parcours, nous arrivons à la veille de Noël où la proximité imposée va faire bouger les lignes de la compréhension humaine.

Tout est vrai ! L'épisode du ténor allemand applaudi par les soldats français, le match de foot, les échanges de lettres, les sapins, les visites de tran-

chées mutuelles... jusqu'au personnage du chat passant d'un camp à l'autre qui, en réalité, a été accusé d'espionnage et fusillé, détail coupé au montage car, dit Christian Carion :

« Les spectateurs auraient décroché, ils n'y auraient jamais cru alors que c'est arrivé ! »

Au tiers du film, le point culminant de l'émotion se traduit par un plan large, en plongée sur le champ gelé où les trois groupes se rejoignent. Les Ecossais avec leurs cornemuses, les Allemands avec leurs sapins et les Français avec leur champagne entendent les cloches du village et suivent le prêtre écossais jusqu'à la croix présente dans ce *no man's land*. Il y dit la messe en latin devant des hommes qui, ayant retiré leurs casques, se ressemblent tous ! Les moyens cinématographiques utilisés dans le scénario appuient le thème de la fraternisation, au-delà des conventions militaires : le pouvoir de la musique,



des chants que tous reconnaissent ; le pouvoir de Noël, la pratique religieuse qui rassemble les chrétiens ; les rites de la fête et du jeu, celui d'enterrer ses morts. Jusqu'à la solidarité naturelle qui pousse chaque camp à inviter les autres de son côté pendant que les bombardements programmés reprennent. Ce n'est qu'un moment, la fraternité, car les autorités vont réprimer durement ceux qui, refusant la politique de la guerre, ont rencontré leur prochain.

Arielle Domon

La fraternité en action

La fraternité peut donner lieu à des aventures humaines dont le cinéma s'empare sur le mode épique. Je donnerai d'abord des exemples de ce type avant d'analyser un contre-exemple où l'épopée est absente, mais la fraternité bien réellement en action.

Pour que cela fonctionne comme une grande aventure, il faut : un grave problème humain, souvent une question de vie ou de mort ; une grande distance séparant les protagonistes ; un appel au secours par l'utilisation de moyens de communication les plus variés ; la mise en place d'une chaîne de secours plus ou moins complexe, pouvant inclure des gens qui ne se connaissent pas ou même sont des ennemis traditionnels, ce qui montrera que la fraternité en action surmonte ces obstacles-là ; un rythme précipité avec de nombreux échecs augmentant le suspense ; une résolution finale d'autant plus espérée que le plan de sauvetage est fragile. Et tous ces aspects vont être pris en charge à la fois par l'image et le son.

Des épopées

- **Si tous les gars du monde** (de Christian-Jaque, France 1952)

Sur le chalutier Lutèce, qui pêche en mer du Nord, une terrible épidémie s'est déclarée. L'un après l'autre, les matelots tombent malades. Seul Mohammed reste valide, car il n'a pas mangé, la veille, du jambon qui se révélera avarié. Le second l'accusera violemment de jeter un sort à ses camarades. Le navire étant bloqué près des côtes norvégiennes, il est urgent d'acheminer le sérum indispensable à la survie de l'équipage. Un formidable élan de solidarité internationale s'organise...

Figures obligées : appel au secours par radio amateur ; réception de cet appel, au loin - ce sera au Togo ; chaîne de solidarité : Togo - France - Allemagne - Norvège ; des événements perturbateurs, des manifestations d'inquiétude, puis de joie.

Si tous les gars du monde



- **Seul sur Mars** (de Ridley Scott, Etats-Unis 2015)

Lors d'une expédition sur Mars, l'astronaute Mark Watney est laissé pour mort par ses coéquipiers, une



Matt Damon dans *Seul sur Mars*

tempête les ayant obligés à décoller en urgence. Mais Mark a survécu. Il va devoir faire appel à son intelligence et son ingéniosité pour tenter de survivre et trouver un moyen de contacter la Terre. A 225 millions de kilomètres, la NASA et des scientifiques du monde entier travaillent sans relâche pour le sauver, pendant que ses coéquipiers tentent d'organiser une mission pour le récupérer au péril de leurs vies.

Il y a donc des appels au secours et des réactions d'abord sur terre (à la NASA) puis dans le vaisseau spatial des collègues en train de revenir sur terre ; et la décision de répondre à cet appel malgré les difficultés, l'une d'elles étant l'urgence de l'intervention. Comme le personnage à sauver est très éloigné de ceux qu'il appelle, il faut le truchement de moyens de communication exceptionnels. Se rajoute un sentiment de culpabilité chez les membres de l'équipage qui l'ont cru mort et l'ont abandonné sur Mars : ils vont prendre la décision de retourner en arrière au risque de l'échec de leur propre mission et au risque de leur vie.

Dans les bureaux de la NASA ceux qui suivent au jour le jour l'aventure sont de toutes couleurs. Ce film très consensuel va même jusqu'à faire intervenir la Chine pour monter l'opération finale de sauvetage. C'est un hymne au courage et à la solidarité internationale.

Figures de style obligées : la précipitation ; le regroupement des forces ; l'expression inquiète des visages ; la joie exprimée de manière exubérante

dans plusieurs grandes villes du monde qui suivent en direct le sauvetage.

Anti-épopée : la fraternité dans la discrétion

- **Le Havre** (d'Aki Kaurismäki, France/Finlande 2011)

Marcel Marx, ex-écrivain et bohème renommé, s'est exilé volontairement au Havre où son métier honorable mais non rémunérateur de cireur de chaussures lui donne le sentiment d'être plus proche du peuple en le servant. Il mène une vie calme dans le triangle constitué par le bistrot du coin, son travail et sa femme Arletty, quand le destin met brusquement sur son chemin un enfant immigré originaire d'Afrique noire.

Ici pas d'appel au secours, mais une rencontre tout à fait inopinée ; pas de surcharge d'émotions. Le récit est mené avec bonhomie, par tableaux successifs où les voisins apparaissent comme des braves gens solidaires, dans la discrétion, de l'entreprise de sauvetage du jeune garçon. Le commissaire de police lui-même apparaît peu à peu comme un allié... Un moment de fraternité particulièrement éloquent : lorsque Marcel



André Wilms et Blondin Miguel dans *Le Havre*

est invité à partager le repas d'émigrés à Calais. On comprend bien la mention spéciale obtenue du jury œcuménique :

« Une ode à l'espérance, à la solidarité, à la fraternité : par une réalisation très élaborée, Aki Kaurismäki nous fait entrer dans un monde qu'il transfigure par la magie des couleurs, l'humour des dialogues, l'humanité des personnages - le sermon sur la montagne en filigrane ».

Maguy Chailley

Manchester by the Sea ou l'anti-Caïn

Lire Genèse 4, 8-10

Voir aussi la fiche p. 20

Qu'as-tu fait de ton frère ? La question de Dieu à Caïn (Genèse 4, 9) sert de fil rouge à l'événement Protestants en fête en cette fin du mois d'octobre à Strasbourg. Elle nous amène à réfléchir au sens de notre responsabilité.

Rappelons rapidement les faits. Caïn et Abel sont les deux premiers enfants d'Adam et Ève. L'un, Caïn, est berger, l'autre cultive des fruits et des légumes. Ils offrent l'un et l'autre une offrande à l'Éternel, le Dieu de leur famille. Or il arrive que, pour une raison qui ne nous est pas révélée par le texte, l'Éternel préfère l'offrande d'Abel à celle de Caïn. S'engage alors un dialogue entre Caïn et l'Éternel où ce dernier recommande à l'homme de ne pas se laisser dominer par ses pulsions de colère, de jalousie et de violence. En pure perte car à la première occasion, Caïn, sans discussion et sans préavis, se jette sur son frère innocent et le tue.

L'Éternel interroge alors Caïn de façon un peu candide « où est ton frère Abel », un peu de la même manière que déjà dans le jardin d'Éden, il demandait à Adam « où es-tu ? » (Gen. 2, 9). Et alors qu'Adam répondait craintivement, Caïn répond effrontément, comme nous répondrait un enfant rebelle, « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère, moi ? », sous-entendu « je n'en ai rien à faire, il ne me concerne pas ». Voilà bien le nœud du problème !

C'est pas moi

Le meurtre de son frère est rendu possible dans l'esprit de Caïn par ce refus de se sentir concerné, ce refus d'être « gardien de son frère » qui est pourtant la vocation de tout être humain. Déjà au moment de la création, l'Éternel Dieu avait placé le père de Caïn, Adam, dans le jardin d'Éden « pour le cultiver et le garder » (Gen. 2, 15). Ce sont exactement les mêmes termes qui sont ici employés pour désigner la mission d'Adam et le refus de Caïn. « Qu'as-tu fait de ton frère ? », la question posée par Dieu à Caïn dans le livre de la Genèse (4,9-10) me paraît merveilleusement mise en scène dans ce magnifique récit de rédemption qu'est *Manchester by the Sea* de Kenneth Lonergan. En effet, rongé par la culpabilité et sa responsabilité dans un drame qui a bouleversé sa vie et dont on peut vraiment dire que ce fut « la faute à pas de chance », le héros, Lee, se voit confronté à une nouvelle si-

tuation qui lui donne la possibilité de repartir à zéro, ou pas. Son frère Joe, vient de mourir, laissant un fils et un bateau, une maison et une ex-femme toxique. Lee est alors attendu comme l'exécuteur testamentaire, à son corps défendant, des dernières volontés de son frère. Il doit quitter Boston, revenir à Manchester et devenir le père de substitution de l'adolescent qu'est Patrick. Il est véritablement « requis », sans que personne, ni le notaire, ni l'inaltérable ami de la famille, Georges, ne se demandent s'il lui serait supportable de vivre à proximité de Randi, son ex-femme, toujours amoureuse malgré le drame qui les a séparés.

La dépendance émotionnelle entre Lee et Joe est telle, Joe a toujours tellement été présent et décideur de tout que Lee n'a d'autre choix que de se résoudre à faire ce qui est attendu de lui. Et pourtant, dans cette scène d'anthologie lorsque dans cette rencontre avec Randi, il confesse « je ne peux le supporter », il exerce son entière liberté et sa pleine lucidité. Sa culpabilité initiale est de l'ordre du destin. Le drame est arrivé en raison de son insouciance, de sa légèreté, de son inattention à la vie. Il ne comprend rien et lorsque les policiers lui disent que ce qui est arrivé par sa faute aurait pu arriver à n'importe qui, qu'il n'a aucune responsabilité en rien, il ne lui reste rien d'autre à faire qu'à chercher à se supprimer, car ce qui est arrivé vient de « ce hasard qui frappe ceux qui vivent au hasard » (Montaigne 2/1).

Prendre en main sa vie

Lee reprend son destin en main en trouvant des solutions inattendues. Au hasard aveugle qui lui a pris sa vie, à la volonté bien intentionnée de son frère, il va opposer ses décisions. Tout au long du film, de micro-décisions en résolutions, à travers de grandes hésitations (lorsqu'il ne sait plus par exemple où est garée sa voiture), il va prendre conscience de la nécessité de reprendre le contrôle de son existence tout en ne privant personne de sa propre liberté et de sa propre vie, laissant chacun prendre pleinement ses responsabilités.

Lee Chandler est ainsi un anti-Caïn, capable d'agir au-delà de la volonté de son frère, sans pour autant renier sa mémoire ni se plier à sa volonté. Il a fait ce qu'il fallait faire pour remplir sa mission et exercer son entière responsabilité à l'égard de ce frère qu'il aura fallu tant de temps à enterrer. Et cette responsabilité il l'exerce envers Patrick d'une manière surprenante. Là où nous aurions peut-être pu attendre qu'il prenne Patrick avec lui, il le confie à Georges parce qu'il sait que celui-ci et son épouse seront de bien meilleurs parents, de bien meilleurs modèles qu'il ne saurait jamais l'être. Une situation que j'aimerais mettre en perspective avec le psaume 8.

Ode à la dignité humaine

Dans cet hymne extraordinaire à la beauté de la création, véritable ode à la dignité de l'homme, il y a une formule pour le moins paradoxale :

« Quand je contemple tes cieux ouvrage de tes mains, qu'est-ce que l'homme que tu t'en soucies, le fils de l'homme que tu prends garde à lui ».

Malgré l'insignifiance de l'humain dans l'immensité de l'univers et de l'éternité, le Dieu de la Bible considère chaque être humain comme une parfaite individualité. Le terme utilisé en hébreu au verset 5 (*paqad*) signifie « protéger, se souvenir de... » au sens de « veiller, être attentionné, avoir le souci de... ». Exactement l'antipode de la position de Caïn qui n'en a rien à fiche de son frère alors qu'il devrait en être le gardien. Ainsi tout le message biblique, d'Adam qui devait déjà « protéger le jardin » jusqu'à Lee Chandler qui veille sur Patrick, est entièrement contenu dans cette préoccupation de l'autre, dans cette attention à veiller au bien de l'autre. Et un film qui montre cette préoccupation de l'autre comme le fait *Manchester by the Sea* est ainsi bel et bien un film qui s'inscrit dans cette spiritualité biblique où il s'agit avant toute question de foi de pouvoir « répondre de son frère ».

Roland Kauffmann

Un livre de Thierry Frémaux

Sélection officielle – journal, notes et voyages – 2017

Du lundi 25 mai 2015 au dimanche 22 mai 2016, d'un festival à l'autre, l'auteur a tenu un Journal rendant compte de son activité de délégué général du festival de Cannes. Un an de vie intense au cœur du dispositif du plus grand festival de cinéma du monde.

Pas moins de 611 pages pour évoquer, décrire, commenter, expliquer le travail de préparation du prochain Festival. Thierry Frémaux est cinéophile jusqu'au bout des ongles, un fou de découvertes des talents, des nouvelles approches cinématographiques.

Il est aussi à l'aise avec les grands réalisateurs, qu'ils soient américains (Scorsese, Soderberg, Tarantino, Eastwood), français (Desplechin, Assayas, Bonello, Resnais) ou asiatiques (Wong Kar Wai, Hou Hsiao Hsien, Mendoza, Imamura) qu'avec de tout jeunes cinéastes pleins de promesses (Xavier Dolan, Karim Dridi).

Une année bien remplie ! Le Journal, comme il se doit, est tenu au jour le jour. Il charrie toute sa vie active et professionnelle, la vie familiale, les relations amicales (qui tiennent une grande place dans son emploi du temps). Frémaux n'omet pas de parler de son engagement à Lyon, sa ville natale, à l'Institut Lumière, aux côtés de ses amis de toujours : Bernard Chardère et Bertrand Tavernier. Fondé en 1982, l'Institut a pour vocation la diffusion et la conservation du patrimoine cinématographique.

Meilleure sélection et diplomatie cinéphilique

Tout ce que vous désirez savoir sur Cannes est donné sans compter par l'auteur ! Pour préparer la programmation, les films arrivent dès septembre ; en lien avec les trois Comités de sélection,

Frémaux et son équipe suivent avec attention les festivals internationaux comme Toronto, San Sebastian et bien sûr Venise. La montée en puissance s'affirme les mois suivants (visionnage de quelque 1800 films) et les Comités de sélection peu à peu vont repérer les films qui sortent du lot, dans le secret et la confidentialité. Travail d'équipe d'où sortira la sélection officielle, après de nombreux arbitrages parfois difficiles. Il note, non sans une certaine mélancolie :

« Une Sélection officielle reste ce mélange de choix, de renoncements, d'emballements et de crevécœurs. »

Mais le 16 avril 2016, à l'UGC Normandie des Champs Elysées, en présence d'une meute de journalistes, le coup sera parti (la liste des quelque quarante films qui couvrent la Sélection officielle et Un certain regard).

Et je ne parle pas des pressions des producteurs, des réalisateurs eux-mêmes (savoureuse description du chantage affectif d'Emir Kusturica) dont Frémaux se départit avec humour.

Mais parfois le combat est rude, il faut trouver les arguments sans offenser personne ! Tact, diplomatie et fermeté. Les exemples fourmillent. Le choix des membres du Jury officiel et de son



Thierry Frémaux à la réception du jury œcuménique

Président dépend du duo Frémaux-Lescure, avec la petite équipe qui les accompagne. Il faut du discernement, du doigté et un certain sens politique...

Livre passionnant, écrit avec simplicité, humour et empathie. La passion du cinéma 24 heures sur 24 !

Alain Le Goanvic

Extrait du livre, à propos de *Ma Loute* de Bruno Dumont

« Ce que je dis de mon affection pour le Dumont peut laisser croire que je le mets déjà en compétition. Il n'en est rien. La décision finale sur la sélection française ne se prend qu'après visionnement de tous les films, histoire de les placer à égalité, règle qui permet à ceux qui sont encore en montage de travailler sereinement sans penser que les films déjà prêts occupent les meilleures positions. Donc les premiers arrivés ne sont pas les premiers servis. Une règle édictée par le Festival depuis toujours. Mais l'urgence domine. Dans l'après-midi le comité a exprimé sur le film réserves et admiration. Il y aura donc des réticences, et c'est un signe ! (...). Le comité sert à ça, que ceux qui le composent incarnent à quelques-uns le goût de milliers de festivaliers »

Théologie et cinéma

Un cours public à la Faculté de théologie protestante de Montpellier.

Ce premier semestre 2017-2018, Pro-Fil et la Faculté de théologie de Montpellier proposent en commun un cours public. Chaque séance est animée conjointement par un membre de l'association et un théologien.

La problématique très large, théologie et cinéma, est abordée en douze séances de deux heures, sciemment éclectiques. Cette diversité concerne la forme et les thèmes. Certaines séances s'articulent autour d'une thématique que l'on retrouve à travers plusieurs films d'un même réalisateur (le silence de Dieu chez Bergman...) ou d'un même genre (une Bible et un fusil : western et théologie...), d'autres se concentrent sur l'analyse cinématographique et théologique d'un ou deux films (*Les Camisards*, *La vie est belle*...). Certains intervenants présentent deux regards bien distincts, à charge pour le public d'entrer en dialogue pour les faire résonner ensemble, d'autres préfèrent dialoguer d'entrée par une analyse conjointe de séquences.

Un dialogue fécond

Et l'on découvre que deux arts aussi différents que le cinéma et la théologie peuvent entrer dans une conversation féconde. Pour l'un et l'autre, il s'agit en effet d'exprimer une ou des interprétations de morceaux d'existence humaine.

Théologie et cinéma produisent ainsi des textes qui donnent à l'humain de quoi éprouver et penser certaines questions importantes qui le traversent. A ce jeu complexe de miroirs et de mots, il arrive que surgissent de joyeux et sérieux étonnements. Par exemple, que la question théologique peut se loger non pas forcément dans les éléments religieux d'un film, mais dans tel jeu de

couleurs, tel choix de montage ou de cadrage.

Dans le cinéma, le théologien trouve ainsi un univers de motifs à réfléchir. Dans la théologie, le cinéophile trouve un langage qui lui permet d'interroger les images et les sons.

Christophe Singer

Professeur de Théologie pratique

Cours public organisé par

la Faculté de théologie de Montpellier et l'association Pro-Fil



Théologie et cinéma



Sous la responsabilité de Waltraud VERLAGUET et Christophe SINGER

1^{er} semestre 2017-2018

le jeudi de 18h à 20h

Faculté Libre de Théologie de Montpellier - 13, rue Louis Perrier - 34000 Montpellier

Tramway : Ligne 2 et 4, arrêt Nouveau St Roch

Tél. 04 67 06 45 71 - Fax : 04 67 06 45 91 – Courriel : secretariat@iptmontp.org

<http://www.iptheologie.fr>

Accès au parking : 45, avenue Villeneuve d'Angoulême

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

individuel : 35€ soutien à partir de 45€

couple : 45€ soutien à partir de 55€

Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

individuel : 25€ soutien à partir de 35€

couple : 35€ soutien à partir de 45€

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

individuel 20€ soutien à partir de 30€

couple 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Présence protestante, à pile ou face

Pile, les programmes

Présence protestante c'est environ 63 programmes diffusés par France 2 sur 55 dates chaque année et pendant 7 jours en replay sur france.tv. Presque tous sont diffusés le dimanche matin¹ à 10h00 et, hormis les cultes Eurovision (60'), et le magazine mensuel *Ma Foi, pourquoi pas ?* (15'), tous durent 29 minutes. La majorité sont des programmes 'de flux' : cultes et célébrations, *Place des protestants* (magazine de débat), *Ma Foi, pourquoi pas ?* (magazine jeunesse), *2017 après Jésus-Christ* (magazine de découverte de la Bible) ; mais 29 documentaires, des programmes dit 'de stock'², sont aussi proposés aux téléspectateurs.

Face, la production

Présence protestante, c'est aussi une mission de service public et l'une des

plus anciennes émissions du PAF³. Ainsi que le précise la loi⁴,

« La société France Télévisions programme le dimanche matin des émissions à caractère religieux consacrées aux principaux cultes pratiqués en France ».

Laïcité oblige,

« ces émissions sont réalisés sous la responsabilité des représentants de ces cultes »,

soit, dans notre cas, la Fédération protestante de France. Et, pour l'instant,

« les frais de réalisation sont pris en charge par la société dans la limite d'un plafond fixé par les dispositions annuelles du cahier des charges. »

Sur la tranche, la réalité

En réalité, la mission de service public est surtout une obligation pour la chaîne qui préférerait diffuser sur la case dédiée aux Chemins de la Foi (l'ensemble des émissions religieuses) des tranches de sport agrémentées de pub. Pour les quatre salariés du service télévision de la Fédération protestante, la mission n'est pas simple : ils doivent déterminer les contenus en relation avec la chaîne et en coordonner la production avec MFP⁵, filiale de droit privé de France Télévisions, et ce, sans visibilité financière ni aucun

droit de propriété sur les programmes qui sont donc produits pour n'être diffusés que 7 jours.

Pile, qui gagne ? Face, nous perdons

Difficile, dans ce contexte de mutation des médias, de prédire l'avenir d'un programme qui a du mal à ne pas vieillir. Présence protestante pourra-t-elle passer le cap de la consommation de la télévision en ligne ? Saura-t-elle trouver de nouveaux téléspectateurs et se renouveler ? Si France Télévisions et le CSA ne discernent pas l'intérêt d'une présence religieuse soutenue par l'Etat sur un média de masse, et si la production continue d'être de moins en moins financée, c'est clair, la qualité des programmes s'en ressentira, et les audiences avec.

Christophe Zimmerlin
producteur éditorial de *Présence protestante*



La caméra s'invite au culte

¹ Sauf les cultes de l'Ascension et de Noël.

² Contrairement aux programmes dit 'de flux', les programmes 'de stock' peuvent être rediffusés sans que leur intérêt ne s'altère. Cette distinction entre les programmes a des conséquences sur leur financement, sur les achats de droits, sur la façon de les tourner, de les produire, etc.

³ Paysage audiovisuel français,

⁴ Article 56 de la loi 86-1067 du 30 sept. 1986 relative à la liberté de communication

⁵ Multimédia France Productions

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :



Fréquence protestante sur les chemins de France

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 24 décembre à 10h

L'avenir en exil

Liban, 2^{ème} volet

Avec les réfugiés syriens sont arrivés au Liban des milliers d'enfants que ni les écoles officielles, ni celles des ONG ne parviennent à scolariser, faute de places et d'enseignants.

Pour leur venir en aide Milad Haddad, pasteur d'une Église évangélique baptiste de la région de Zahle, au Liban, a dû improviser. Avec le soutien de son assemblée, il ouvre des classes, embauche des enseignants et a même créé un atelier de couture pour les mamans. Sanaa et Fassila et leurs enfants bénéficient chaque jour de cette aide d'urgence.

Réalisateur : Samuel Albaric



Les + sur le site

- Les articles de Marie-Jeanne Campana :
 - « *Petit Paysan* »,
 - « *Une famille syrienne* »,
 - « *120 battements par minute* »,
 - « *Confident Royal* »
- Les émissions Ciné qua non du 18/10 et du 15/11
- Les émissions Champ-Contrechamp du 26/9, du 24/10 et du 28/11
- Les articles de Maguy Chailley et Claude Bonnet sur les films du CINEMED
- Les articles d'Alain LeGoanvic sur les films du Ciné-Festival en Pays de Fayence
- Les pages des festivals de Venise, Miskolc, Chemnitz, Varsovie, Leipzig, Lubeck, Cottbus, Kiev, Mannheim, Montauroux
- La version longue de l'introduction à notre dossier, « Des frères au fil des versets » (Patrick Duprez)
- « Le micro-festival de Dieulefit » (Nadia Nelson)

Au studio de Présence protestante



Vient de paraître

**500 ANS APRÈS LA RÉFORME
LES NOUVEAUX VISAGES
DU PROTESTANTISME**

Robert Huber
Robert Huber est un photographe de l'humain qui, dans le paysage du monde, pose sur ses santabales un regard lucide et humaniste. Depuis un demi-siècle, il capte « l'instant décisif » avec le port pris de la mémoire, de l'échange, du respect de la différence. Robert Huber travaille pour la presse et l'édition protestantes. Quel plaisir pour que le soutien de la, son dernier recueil d'images, constitue un témoignage rétrospectif de ses multiples pérégrinations dans le monde. En quête de sens à travers les continents, il a été invité à participer à de nombreuses expositions, au sein de la Biennale de la Photographie de la Ville de Strasbourg, sur commande de la Ville de Strasbourg. Robert Huber a été un ami proche de l'un des maîtres de la photographie humaniste française, Lally Bours (1910-2020).

Photographies
Robert Huber
Texte
Marc Luchford

Éditions du Signe

Prenez date :

Les Journées cinématographiques en Cévennes auront lieu les 24 et 25 mars au bord de mer au Lazaret de Sète

Crédits photo

- p.1 : © Agatha A. Nitecka, Pyramide Distribution
 p.3 : © Hichem Merouche
 p.4 : © Paname Distribution ; © Memento Films Distribution ; © Pyramide Distribution
 p.5 : © Haut et court ; © KMBO ; © Nour Films

- p.6 : © Festival Venise 2017
 p.8 : © Jour2fête ; D.R.
 p.9 : © Bac Films
 p.11 : © Diaphana Films
 p.12 : © Ciné Sorbonne
 p.13 : © Condor Distribution ; © UCG

- p.14 : D.P. ; © 2015 Twentieth Century Fox ; © Pyramide Distribution
 p.16 : © Daniel Béguin
 p.18 : © Christophe Zimmerlin
 p.19 : © Christophe Zimmerlin
 p.20 : © K Period Media

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.



MANCHESTER BY THE SEA (ETATS-UNIS 2016, 2H18)

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Kenneth Lonergan -
Scénario : Kenneth Lonergan -
Photographie : Jody Lee Lipes -
Montage : Jennifer Lame - Production :
Gigi Pritzker et Matt Damon - Distribution
France : Universal Pictures International

INTERPRETATION :

Casey Affleck (Lee Chandler), Michelle Williams (Randi), Kyle Chandler (Joe Chandler), Lucas Hedges (Patrick)

AUTEUR :

Né en Grande Bretagne en 1962, Kenneth Lonergan est révélé au cinéma en 2000 par la comédie *Mafia Blues* (avec Robert De Niro), dont il a écrit le scénario. Son premier long métrage est *Tu peux compter sur moi*, film qui a reçu plusieurs prix. Il a aussi co-écrit le scénario de *Gangs of New York* de Martin Scorsese. Il est par ailleurs un dramaturge reconnu, auteur de plusieurs pièces de théâtre telles que *Lobby Hero*, *This is Our Youth* et *The Waverly Gallery*.

RÉSUMÉ :

Après le décès soudain de son frère Joe, Lee est désigné comme tuteur de son neveu Patrick. Il se retrouve confronté au passé tragique qui l'a séparé de sa femme Randi et de la communauté où il est né et a grandi.

ANALYSE :

Voici un film qui vous prend et ne vous lâche plus jusqu'à la fin, grâce au scénario, à la mise en scène et à l'interprétation saisissante de l'ensemble du casting.

Le scénario est plein de suspense car les différentes parties du film ne sont pas présentées de façon chronologique et les flashes-back successifs permettent de comprendre l'imbrication des situations sans qu'on ait dès le début toutes les clés. A travers les thèmes du deuil, des liens familiaux et filiaux ou encore de l'héritage, le personnage de Lee, interprété par un Casey Affleck littéralement habité et sublimé par son art, devient plus clair, tout comme son comportement. Il est au cœur du film. Il n'y a qu'à observer, dès les premiers plans, le détachement méthodique avec lequel il s'acquitte de ses tâches d'agent d'entretien pour comprendre que cet homme, taiseux, qui enlève machinalement les congères accumulées à l'entrée d'un immeuble de Boston et fait le coup de poing dans les bars sans raison apparente, est en exil des siens et de

lui-même. Il vit d'ailleurs dans un sous-sol lugubre, loin de la mer, des vastes horizons et de la lumière grandiose qui peuplaient sa vraie vie, avant.

Si savoir quel drame se joue exactement sous nos yeux depuis la première minute est essentiel, ce n'est pourtant pas cette révélation que l'on retiendra du film, mais plutôt la manière intelligente avec laquelle il suggère sans montrer, évoque sans confronter. Et finalement il dresse un portrait délicat et sans concession d'une petite ville, de ses habitants et d'une famille en particulier. Même la musique participe à notre plaisir et le réalisateur réussit l'exploit de nous émouvoir encore avec l'*adagio* d'Albinoni !

Manchester by the Sea est donc un film parfait à 99%. Reste le 1% qui me fait douter (peut être la longueur un peu excessive comme c'est souvent le cas maintenant) mais cela ne doit surtout pas vous empêcher de goûter un des meilleurs spectacles de l'année.

Jean Wilkowski

Casey Affleck et Lucas Hedges dans *Manchester by the Sea*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 33, dans le cadre de notre collaboration avec protestants.org :

Une femme douce (Krotkaya) (Sergei Loznitsa) - *Patti Cake\$* (Jeremy Jasper) - *Petit Paysan* (Hubert Charuel) - *Good Time* (Joshua Safdie, Ben Safdie) - *Une famille syrienne* (Philippe van Leeuw) - *Mary (Gifted)* (Marc Webb) - *Dans les pas de Trisha Brown* (Marie-Hélène Rebois) - *Otez-moi d'un doute* (Carine Tardieu) - *Nos années folles* (André Téchiné) - *Le redoutable* (Michel Hazanavicius) - *Faute d'amour (Nelyubov / Loveless)* (Andrey Zvyagintsev) - *Ça (It)* (Andy Muschietti) - *Stupid Things* (Amman Abbasi) - *A Ciambra* (Jonas Carpignano) - *Blade Runner 2049* (Denis Villeneuve) - *The Square* (Ruben Östlund) - *Confident Royal (Victoria and Abdul)* (Stephen Frears) - *Demain et tous les autres jours* (Noémie Lvovsky) - *Detroit* (Kathryn Bigelow) - *Coexister* (Fabrice Eboué) - *Brooklyn Yiddish (Menashe)* (Joshua Z. Weinstein) - *Au revoir là-haut* (Albert Dupontel) - *Taxi Sofia (Posoki)* (Stephan Komandarev) - *Logan Lucky* (Steven Soderbergh) - *Numéro Une* (Tonie Marshall) - *Sans adieu* (Documentaire) (Christophe Agou) - *Un beau soleil intérieur* (Claire Denis) - *L'atelier* (Laurent Cantet) - *Khibula* (Giorgo Ovashvili) - *Western* (Valeska Grisebach) - *Marvin ou la belle éducation* (Anne Fontaine) - *La promesse (The Promise)* (Terry George)